

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André RAPPAZ

Un film et deux livres : I : La dame de Fatima

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1953, tome 51, p. 176-177

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# UN FILM ET DEUX LIVRES

## LA DAME DE FATIMA

Un film religieux est chose aussi délicate à commenter que l'ouvrage d'un ami, la moindre réserve risquant, dans l'un et l'autre cas, de fâcheuses interprétations : aussi vaut-il la peine de préciser que ces quelques réflexions concernent l'auteur du scénario plutôt que celui du miracle !

Disons tout de suite que l'ensemble donne satisfaction : nous rendons grâce à Rafaël Gil de nous avoir épargné (parfois de justesse) le genre fade de l'imagerie bondieusarde : voilà déjà un bon point. Saint-Sulpice en effet n'a montré que rarement le bout de l'oreille : ainsi, dans le phénomène de l'apparition, si difficile à « tourner », nous nous serions fort bien passés, la Sainte Vierge et nous, du moulin à vent lumineux ; et l'idée de suggérer la vision par un simple pan de robe ne méritait pas qu'on s'en repentît bientôt en promenant la caméra du haut en bas de la statue, « pour changer ». L'action, au début, s'étire paresseusement et ce fils qui n'en finit plus de partir pour la guerre accapare une place que rien ne justifie par la suite. Il n'empêche que, dans la présentation des tableaux, il y a je ne sais quoi de hâtif, qui pourrait faire croire à un travail bâclé : le passage de l'un à l'autre en fondu ne suffit pas à masquer ce qu'un très ancien professeur aimait à résumer lapidairement ainsi : « En un mot : style haché ». Enfin, il nous a semblé que certaines préoccupations d'ordre trop strictement national pour supporter l'exportation ont par-ci par-là donné un coup de pouce un peu fort, destiné à maintenir les boucs à gauche et les brebis à droite.

Du côté des acteurs, Inès Orsini se rappelle, à quelques belles expressions, qu'elle fut une Maria Goretti grande de simplicité, mais son jeu accuse ici une raideur dont le livret d'ailleurs semble bien le premier responsable. Ses parents, plus prenants et plus divers, emportent le morceau.

Les défaillances que nous avons soulignées sortent plus à l'analyse qu'au spectacle, car si l'on pleure beaucoup sur l'écran aux premières séquences, on ne pleure plus, pour finir, que dans la salle, et nous n'allons pas oublier de si tôt ce père bouleversant, dont l'enfant guéri voit, pour la première fois, le visage.

André RAPPAZ